

La dimension humaine de la transition écologique

Projet de chapitre pour l'ouvrage "Performance écologique" - Institut de la réindustrialisation

13 juillet 2021

Muriel Davies, Andréa Boisadan, Stéphanie Buisine

Bien que le sujet écologique occupe une place inédite et importante dans le débat public aujourd'hui, les politiques des états et les stratégies des grands groupes semblent parfois en décalage avec la hauteur de l'enjeu. Si les universitaires ont eu un rôle central dans l'évaluation de la situation, au travers des rapports du GIEC en particulier, certains d'entre eux se questionnent : pourquoi le monde occidental est-il incapable de faire face à la crise environnementale qu'il a provoquée ? Dans ce chapitre, nous souhaitons mettre en lumière certains freins culturels et individuels au changement, qui nous permettent de mieux comprendre les difficultés de la transition écologique, ainsi que des leviers individuels et organisationnels qui fournissent des pistes de solutions pour un changement durable.

Sylvain Piron, historien médiéviste à l'EHESS, a développé cette question dans des ouvrages récents. Pour lui, une première explication à cette immobilité tient à la dominance du discours économique. Au-delà d'un savoir organisé, la discipline économique, fondée au 19^{ème} siècle, draine aujourd'hui l'ensemble de la société de ses idéaux. Elle est porteuse d'injonctions nombreuses, comme agir efficacement, ne pas perdre de temps, ou assouvir ses désirs. Elle définit l'homme comme un producteur ou consommateur de marchandises, dont le seul horizon consiste à travailler, consommer, épargner, investir, s'endetter (constamment)... sans sens, sans transcendance. Elle assigne à l'entreprise le seul objectif de profit. Aux yeux de Piron, ces définitions des rôles des humains et des organisations, présentées comme des vérités, relèvent d'un construit historique, d'un mythe. Le monde occidental, pour faire face à la crise environnementale, a d'abord besoin de faire évoluer cette vision réductrice pour retrouver la possibilité d'un comportement économique juste, orienté vers le bien commun.

Les scolastiques, universitaires philosophes théologiens, avaient déjà posé de nombreux concepts économiques au 13^{ème} siècle. Leur pensée a été oubliée au 19^{ème} siècle, emportée par la recherche d'émancipation des individus et de liberté politique, suspectée par ailleurs de religion, alors que leurs travaux relevaient souvent de philosophie. Ces scolastiques avançaient qu'un comportement économique juste tenait compte de quatre critères qui pourraient nous inspirer, alors que l'économie n'a retenu que le premier :

1. L'intérêt personnel : acheter à un prix faible, vendre à un prix élevé ;
2. Le bien commun de la communauté à laquelle chacun appartient et qui lui permet d'agir ;
3. La justice : on ne peut pas vendre excessivement cher, il y a des limites à ne pas dépasser ;
4. La compassion à l'égard des faibles : on n'agit pas pour abuser de la faiblesse d'autrui.

Piron signale également qu'à l'entrée du 19^{ème} siècle, un autre élément structurant a évolué : la notion d'industrie. En latin, « industrie » signifiait capacité d'invention, d'imagination, et en même temps savoir-faire pratique, capacité à bien faire ce que l'on a à faire. Ce mot pouvait s'appliquer à toutes sortes d'activités. A partir de 1800, le mot perd plusieurs dimensions pour se cantonner aujourd'hui à l'action, l'activité des machines. Cette évolution contribue peut-être à la perte de sens de la vision économique actuelle.

Pour Piron, une autre explication quant à l'immobilité de l'occident face aux enjeux écologiques tient à notre conception de notre milieu et des non-humains (animaux, végétaux, minéraux...). Cette vision

a beaucoup évolué au 19^{ème} siècle, comme le montre l'exposition du Musée d'Orsay "Les origines du Monde, l'invention de la nature au 19^{ème} siècle" (2021). Le mythe chrétien de la création du monde garde cependant toute sa puissance culturelle aujourd'hui. Dans l'occident chrétien, le monde est un jardin au service de l'homme. Dans le livre biblique de la Genèse, l'homme donne leurs noms aux animaux. Dieu ordonne à l'homme d'être fécond, de se multiplier et de soumettre la terre. La terre est donc à disposition de l'homme. En regardant les 2000 ans passés, les occidentaux semblent avoir appliqué cette vision et ont cherché à explorer l'espace, se l'approprier, le défricher, le cadastrer, le mettre en valeur et en exploiter les ressources, et cela même lorsque la référence religieuse s'était estompée. Hors occident, d'autres modes d'identification du sujet humain à son environnement ont été identifiés par les anthropologues, tels Philippe Descola. Certaines civilisations, par exemple, reconnaissent une intériorité aux non-humains. Pour faire face à la crise environnementale, c'est notre vision, notre imaginaire de la place relative des humains dans leur environnement qui a besoin d'évoluer. Sans évolution de la croyance d'un milieu à notre entière disposition, les règles environnementales mises en place pourraient avoir des effets moindres que ceux escomptés. Pour Nastassja Matin par exemple, créer des parcs naturels et exploiter les ressources naturelles de l'Alaska relèvent du même processus d'objectivation du monde.

Au travers de la place de l'économie et de la nature dans les cultures occidentales, il apparaît clairement que pour faire face à la crise environnementale, notre imaginaire, nos croyances sur la planète et la place que nous y tenons doivent évoluer. Il s'agit d'un changement profond, car lié à la culture. Mais il semble exister aussi des freins individuels, voire physiologiques, à la transition écologique.

Sébastien Bohler, chercheur en neurosciences, s'est lui aussi posé la question suivante : « Pourquoi, alors que nous sommes dotés d'outils extrêmement précis qui nous informent clairement de la tournure que vont prendre les événements dans quelques décennies, restons-nous impassibles ? ». Pour lui, ce phénomène serait lié à la coexistence de deux structures cérébrales, le striatum et le cortex cérébral.

Le striatum est l'une des structures cérébrales profondes les plus anciennes (apparition au paléolithique), son rôle est de satisfaire les instincts primaires fondamentaux à la survie de l'espèce humaine, à savoir : se nourrir, se reproduire, acquérir du pouvoir, minimiser ses efforts et enfin, rechercher de l'information sur l'environnement. Il contient le plus grand nombre de récepteurs dopaminergique, ainsi, à chaque fois qu'un individu satisfait l'un de ces instincts primaires, il libère de la dopamine (système de récompense). La dopamine impacte les comportements, elle est impliquée dans le contrôle moteur, l'attention, le plaisir, la motivation, le sommeil, la mémoire et la cognition.

Le cortex cérébral quant à lui, s'est développé plus tardivement que le striatum. Il est le berceau des fonctions nerveuses élaborées (par exemple : la mémoire et l'attention), en somme de l'intelligence. C'est notamment grâce au cortex cérébral qu'Homo Sapiens a évolué en multipliant ses chances de survie via notamment la fabrication d'outils.

Si le striatum et le cortex cérébral ont été les alliés d'Homo puis d'Homo sapiens pendant des millions d'années, pourquoi posent-ils problème aujourd'hui ? D'une part, nous retrouvons un striatum qui est dans une quête de satisfaction immédiate tout en voulant toujours plus (habitude hédonique), d'autre part, nous retrouvons le cortex cérébral qui permet de répondre aux besoins primitifs du striatum, sauf qu'à force d'aller de plus en plus loin, une société de pléthore s'est instaurée : surconsommation, surproduction qui, comme le souligne le GIEC, ont des impacts majeurs (et dramatiques) sur l'émission de gaz à effet de serre.

Toutefois, cela n'est pas une fatalité. Pour Bohler, en effet, il est possible de rééduquer le striatum en obtenant de la dopamine différemment que par la satisfaction de nos cinq instincts primaires. Pour cela Bohler propose plusieurs voies dont le développement de la conscience et la valorisation de l'altruisme.

De façon générale, une meilleure compréhension des motivations humaines pourrait nous orienter vers d'autres leviers individuels de changement. D'un point de vue cognitif, le moteur de l'action et de la transformation humaine est la motivation. Pour mieux comprendre ses mécanismes, la théorie de l'autodétermination modélise la motivation le long d'un continuum qui oppose les motivateurs intrinsèques et extrinsèques. La motivation est extrinsèque lorsque l'action est déterminée par l'environnement extérieur (ex : récompense, autorité, pression sociale, punition), à la différence de la motivation intrinsèque qui est déclenchée par le plaisir et l'intérêt que l'individu porte à la réalisation de l'activité elle-même, en dehors de toute forme de récompense. Ce modèle appliqué à la transition écologique suggère que le changement humain peut être stimulé extrinsèquement (ex : diminuer son empreinte écologique pour obtenir une récompense ou éviter une sanction), de façon plus ou moins intégrée (ex : diminuer son empreinte pour ne pas s'exposer à des reproches, éviter la culpabilité), ou de façon intrinsèque (ex : diminuer son empreinte pour être en cohérence avec ses valeurs personnelles, avec plaisir et sens, sans attendre de contrepartie). Plusieurs décennies de recherche en psychologie de la motivation montrent que l'individu est plus efficace et performant (ex : apprentissage, réussite scolaire, créativité, productivité, engagement au travail) lorsque sa motivation est intrinsèque. De la même manière, la transformation écologique est probablement plus efficace et durable lorsqu'elle est motivée intrinsèquement, guidée par des valeurs individuelles.

La théorie de l'autodétermination est orientée par une finalité d'accomplissement de soi, qui propose une vision de l'humain qui peut être qualifiée d'individuelle, voire individualiste. Ce n'est peut-être pas un hasard quand on réalise qu'il s'agit d'une théorie américaine (société connue comme ayant le score d'individualisme le plus élevé au monde sur les échelles de profil culturel). Le modèle japonais de l'ikigai propose une autre vision de l'humain : ici, l'accomplissement de soi (sens de la vie, ou raison d'être) est réputé pouvoir être atteint lorsque quatre composantes sont réunies (Figure 1) : Ce pour quoi je suis doué, Ce pour quoi je suis payé, Ce que j'aime et Ce dont le monde a besoin.



Figure 1 : Le modèle japonais de l'accomplissement de soi (Ikigai).

Alors que la théorie américaine de l'autodétermination place les aspirations intrinsèques (ici : Ce que j'aime) comme la finalité la plus élevée, le modèle de l'ikigai suggère que l'accomplissement peut aller encore plus loin en s'inscrivant dans une finalité altruiste (Ce dont le monde a besoin). En ces termes, la transition écologique semble pouvoir s'inscrire encore plus naturellement dans la trajectoire de l'accomplissement humain.

Ces deux théories ont en commun de viser un accomplissement à long terme, au-delà de la simple recherche de plaisir à court terme. En cela, elles s'inscrivent dans le courant de l'eudémonisme, par opposition à l'hédonisme. Alors que l'hédonisme correspond à la recherche d'émotions positives et l'évitement d'émotions négatives, l'eudémonisme propose une vision plus complexe du bien-être, qui ne se limite pas à la seule perception des désirs individuels (la vie vécue) mais accueille aussi les éventuelles émotions négatives pour pouvoir progresser vers la réalisation de son plein potentiel (la vie pensée). Dans une perspective eudémoniste, la transition écologique, dans l'absolu, n'est ni un obstacle au bien-être, ni une contrainte interférant avec les projets humains ; elle peut même être vue comme un moteur d'engagement de l'humain vers une vie accomplie.

Le changement n'est cependant pas du ressort de l'individu uniquement. D'après Jancovici, l'engagement personnel peut tout au plus contribuer à 25% de la baisse nécessaire des émissions de gaz à effet de serre. L'engagement doit donc être collectif. Si le concept d'entreprise altruiste semble irréaliste dans le paradigme économique dominant, on assiste cependant à l'émergence d'organisations qui ne sont pas tournées vers un objectif de profit, qui placent leurs missions et leur finalité bien au-delà de la variable économique, et qui veillent activement à avoir un impact positif sur le monde. Par exemple, les entreprises dites Opale sont caractérisées par leur gouvernance, leur structure organisationnelle et managériale entièrement au service de leur raison d'être évolutive. Ce fonctionnement atypique a fait ses preuves dans des organisations de tous types, toutes tailles et tous secteurs et peut être considéré comme un modèle d'avenir. Ces mouvements organisationnels suscitent des évolutions du cadre légal (ex : loi PACTE, 2019) pour inciter les entreprises à introduire dans leurs statuts une raison d'être s'inscrivant dans l'intérêt général, respectant les enjeux sociaux et environnementaux, et mettant en place une gouvernance spécifique pour assurer le suivi de cette raison d'être. Ces évolutions, même si elles s'inscrivent dans un temps long, nous semblent aller dans le sens des aspirations individuelles, des attentes sociétales, et bien sûr de l'urgence écologique.

Pour aller plus loin :

Bohler, S. (2019). *Le Bug humain*. Robert Laffont.

Getz, I., & Marbacher, L. (2019). *L'entreprise altruiste*. Albin Michel.

Laloux, F. (2014). *Reinventing organizations: A guide to creating organizations inspired by the next stage in human consciousness*. Nelson Parker.

Martin, N. (2016). *Les âmes sauvages*. La Découverte.

Piron, S. (2018). *L'Occupation du monde*. Zones Sensibles.

Piron, S. (2020). *L'Occupation du monde : Tome 2, Généalogie de la morale économique (1er édition)*. Zones Sensibles Editions.